

Une chronique de Sainte-Croix de 1774 à 1817

Autor(en): **Jaccard, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **2 (1894)**

Heft 6

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-4343>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE

HISTORIQUE VAUDOISE

UNE CHRONIQUE DE SAINTE-CROIX DE 1774 A 1817.

(Suite et fin).

En vertu d'une convention, la Suisse devait fournir à la France un corps d'auxiliaires composé de 18,000 hommes. Cette *légion helvétique*, comme on la nommait, coopéra à la soumission du Vallais et des Petits Cantons, puis, sous les ordres de Masséna, elle marcha au-devant des armées austro-russes qui avaient franchi le Rhin et s'étaient emparées de Zurich au mois de mai. Le retour offensif des Alliés avait fait concevoir aux partisans de l'ancien régime l'espérance de restaurer les gouvernements oligarchiques. Aussi les désertions étaient-elles très nombreuses, surtout parmi les troupes du bailliage de Grandson. En dépit des menaces du Directoire helvétique siégeant à Berne, le plus grand nombre des soldats avaient abandonné leur poste. Voici comment ils furent punis :

« Il est monté ici à Ste-Croix et dans tous les hameaux trois cents Vaudois¹ aux frais des susdits réfractaires, ce qui leur a coûté à chacun d'eux 15 écus, plus les frais d'entretien, d'assemblée et de

¹ Remarquons une fois pour toutes que l'auteur du Recueil réserve le nom de Pays de Vaud à la plaine vaudoise, et celui de Vaudois à ses habitants.

voiturage de deux canons et de munitions d'artillerie. »

La commune fut souvent de réquisition pour charrois militaires.

A ces charges, s'ajoutent celles de l'impôt : « L'impôt a été levé le 3 pour mille. »

Pendant toute l'année, des transports s'opèrent de Pontarlier à Yverdon pour ravitailler l'armée de Masséna qui, prenant sa revanche, remportait, le 25 septembre, la seconde bataille de Zurich et rejetait les Austro-Russes au-delà du territoire helvétique.

Etranger aux luttes des partis unitaire et fédéraliste qui déchirèrent notre pays pendant les années 1800 et 1801, notre régent continue sa chronique des saisons. Une fièvre très violente exerce de grands ravages pendant l'été de 1800. « Nous avons été, dit-il, tous malades chez nous depuis les semailles aux fenaisons. Il est mort plus de cent personnes à Ste-Croix en 1800. Après un intervalle de répit, cette fièvre a recommencé en 1801, et le 10 avril, il était déjà mort 80 personnes, dont plusieurs du *ressentiment*, » c'est-à-dire d'une rechute. « Souvent les personnes les plus robustes étaient saisies subitement d'un point de côté ou de frissons, que suivait une pleurésie mortelle mêlée de fièvre, et en 4 à 5 jours, elles passaient de vie à trépas. Les personnes d'âge moyen étaient surtout atteintes. »

« Le sous-préfet de Pontarlier a barré — c'est-à-dire mis en quarantaine — la commune de Ste-Croix, et le gouvernement de Neuchâtel en a fait de même. De plus, il a envoyé un docteur pour connaître le genre de la maladie. »

« On a défendu d'enterrer les morts auprès de

l'église, mais on a ouvert un cimetière à la Villette jusqu'à l'hiver.»

En 1802, Bonaparte ayant rappelé les troupes qui occupaient notre pays depuis quatre ans, la guerre civile éclate. Le gouvernement helvétique, menacé par les fédéralistes des Petits Cantons, et n'ayant plus d'autre appui que le canton du Léman et son énergique préfet H. Monod, est obligé de s'enfuir à Lausanne. Vaincu dans les combats de Salavaux et de Faoug, il allait passer en Savoie, lorsque Napoléon intervint et imposa sa médiation à la Suisse.

Mais les fédéralistes, furieux de se voir enlever le bénéfice de leurs victoires, essayent de résister. Les partisans de Berne dans le canton de Vaud occupent en armes la ville d'Orbe.

Voici en quels termes ces événements sont rapportés :

« Pendant l'automne de 1803, il s'est livré une guerre sanglante entre les Bernois et les Allemands d'un côté et les Vaudois de l'autre. Un grand nombre de notre commune ont aussi combattu entre Avenches et Morat, mais les Allemands les ont repoussés jusqu'à deux lieues de Lausanne. En ce moment, un courrier français (porteur des ordres du premier consul) a passé au camp allemand et il s'est conclu une trêve.

» Pendant ce temps, Pillichody et un seigneur bernois sont venus du côté de Concise recruter des volontaires. Ils ont passé à Grandson, Method et sont arrivés de plein jour à Orbe, où ils ont surpris la garnison vaudoise, qui leur a cédé la ville et s'est enfuie du côté d'Arnex. Ayant reçu beaucoup de renforts, ils sont venus attaquer cette même nuit, avec une colonne venue d'Yverdon, la ville (d'Orbe),

défendue par les recrues volontaires, qui ont tué beaucoup de Vaudois, avec peu de perte de leur côté. De notre commune, il n'y a eu qu'un tué, savoir le fils de Joseph Bornand, et point de blessé sérieusement.»

Mil huit cent trois, date glorieuse qui marque pour notre patrie vaudoise le commencement de son autonomie. S'inspirant de l'histoire et des conditions particulières de la Suisse, Napoléon impose à notre pays cette remarquable constitution, appelée l'Acte de médiation. En qualité d'Etat souverain, le canton de Vaud est appelé à se donner pour la première fois une constitution et un gouvernement.

L'ancien régime paraît cette fois bien mort, et, sans enthousiasme, l'ex-sujet de LL. EE. enregistre brièvement ce fait capital :

« Au mois de mars, les ordres sont venus pour nommer des électeurs qui sont allés à Lausanne pour établir la constitution de ce canton. »

C'est tout ! Du 14 avril, pas un mot. Nous retombons dans les mercuriales et les éphémérides.

De l'épopée napoléonienne, rien non plus, ou presque rien. « En 1809, lisons-nous, il est venu des ordres à cause des guerres (c'était celle de la cinquième coalition, marquée par les batailles d'Essling et de Wagram) recommencées entre les empereurs d'Autriche et de France. Le premier ayant avancé du côté des frontières suisses, il est parti des compagnies de tous les cantons suisses. Une compagnie de grenadiers de ce district est partie le 26 avril, il y en avait vingt et quelques-uns de notre commune. Ils se sont rendus du côté d'Italie dans les anciens bailliages suisses. Ils sont revenus le 27 septembre. »

En effet, le landammann de la Suisse, Louis d'Affry, de Fribourg, avait déployé un grand zèle pour défendre la neutralité de notre pays menacée par l'Autriche. Il en coûta à la Suisse un million et demi de francs.

Après avoir pendant quinze ans foulé l'Europe à ses pieds, Napoléon avait fini par succomber sous les efforts de la coalition. Victorieuses à Leipzig, les armées de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie, pénétrèrent à leur tour sur le territoire français. N'ayant pas su faire respecter sa neutralité par la France, notre pays fut aussi envahi par les coalisés : ce fut la source de nouvelles souffrances pour nos campagnes.

Voici ce que nous lisons à ce sujet :

« Les troupes sont entrées en France sur divers points, en particulier par les Verrières, Jougne, etc., le 26 décembre de l'année 1813, et leur passage s'est poursuivi jusqu'au commencement de l'année 1814. On entendait très souvent, et même pendant une partie de la nuit, la canonnade au fort de Joux. Comme le fort interceptait les communications, il fallait, pour aller à Pontarlier, traverser la montagne du Larmont à partir des Verrières, ce qui occasionnait des réquisitions énormes de charrois, sans compter celles de grains, fourrages, etc. »

A quelque chose malheur est bon ! Qu'on en juge par ce qui suit :

« Comme moi et d'autres n'avions pas de semences pour ensemençer, nous en avons pu sortir de France, les gabelous étant hors de fonctions. »

Pour la première fois, il est question de l'industrie qui, des Montagnes neuchâteloises, s'était répandue dans tout le Jura :

« L'horlogerie est à un bon prix. »

Il paraît que la première expédition en France pour y acheter des semences à la barbe des douaniers avait mis nos gens en goût :

« On a sorti de France pour ses besoins grain, légumes et farine. Et comme j'en faisais un petit commerce, j'en ai vendu, depuis la fin de l'été jusqu'aux semailles de 1815, plus de cent quintaux. »

Rien de plus simple, d'ailleurs :

« On avait, à divers magasins de Pontarlier, des saches de farine, très bonne, à 2 1/2 sols la livre, et aussi de l'autre plus belle à divers prix. On payait d'acquit 1 batz par voiture à une bête. »

Pierre-Daniel nous signale 1815 comme une année mémorable.

« Quoique l'empereur Napoléon, dit-il, eut abdiqué sa couronne, il est rentré en France au printemps, aux acclamations du peuple, et Louis XVIII a été obligé de s'enfuir. Cela a changé toutes les affaires de France pour tout commerce avec ses voisins, et tous les monarques alliés ont armé pour rentrer en France, de même que la Suisse, dont tous les cantons ont fourni leur contingent fédéral. »

Il s'agit de cette peu glorieuse campagne de Franche-Comté que l'on a souvent qualifiée de *coup de pied de l'âne au lion mourant*.

« Il s'est formé des camps de troupes à divers endroits, à Chevressy, à 3/4 de lieue d'Yverdon, à Valeyres, à Chavornay. Nous avons logé divers soldats des Petits Cantons et reçu des patrouilles qui venaient tous les jours depuis le camp de Valeyres ; on leur donnait deux repas. Les troupes françaises patrouillaient aussi à leur frontière, ce

qui nous inquiétait beaucoup pour notre bétail et nos domiciles, parce qu'ils nous menaçaient beaucoup. »

Les choses ne s'arrêtèrent pas là :

« Les ennemis tirèrent des coups de fusil sur des hommes de Ste-Croix qui faisaient la garde pour que leur bétail n'approchât pas de la frontière française. »

Bien plus, au mois de juin, il y eut un engagement sérieux entre les patrouilles françaises et les Suisses :

« Nous avons cru, dit Pierre-Daniel, qu'il fallait *débagager* ; quelques-uns même l'ont fait en partie. Heureusement, les Prussiens, les Anglais et leurs alliés ont remporté une grande victoire sur les Français qui ont commencé à se replier les 18 et 19 juin. »

On a peine à concevoir que le nom de Waterloo ne fût pas même connu du chroniqueur ! N'oublions pas cependant que les nouvelles mettaient infiniment plus de temps à se répandre qu'aujourd'hui, surtout dans une contrée aussi reculée que celle de Ste-Croix. Quoi qu'il en soit, les Suisses, profitant de la défaite de Napoléon, pénétrèrent immédiatement sur territoire français.

« Le bataillon suisse qui était aux Granges s'est rassemblé à la Prise-Perrier, où étaient les capitaines et s'est mis en route le 5 juillet. Il est entré aux Fourgs (premier village français) et y a séjourné quelques jours. D'autres bataillons entrèrent par Jougne, par les Verrières et sur tous les points de la frontière. La commune des Fourgs a tué pour les soldats suisses une trentaine de vaches et a fait chercher du pain à Ste-Croix, parce qu'on n'en

pouvait pas avoir au-delà de Pontarlier à cause des troupes françaises qui étaient proches. »

A partir de cette époque, la guerre s'éloigne de nos frontières. Une nouvelle ère de paix et de travail s'ouvre pour nos populations. Espérance trompeuse : aux maux causés par tant de guerres cruelles, vont succéder les souffrances d'une disette telle qu'il faut remonter bien haut dans l'histoire pour en retrouver une pareille. Toute maladroite qu'elle est, la description que nous en avons trouvée dans le vénérable manuscrit de Pierre-Daniel Margot ne laisse pas de produire, par sa simplicité et sa naïveté une impression très forte.

Déjà l'hiver de 1816 avait été long et rigoureux. En rase campagne, on pouvait mesurer une hauteur de quatre pieds, soit plus d'un mètre de neige, et ce n'est guère qu'au mois d'avril que la température avait commencé à s'adoucir. Au mois de mai, surviennent des pluies désastreuses qui ont pour effet de retarder les travaux et de compromettre les récoltes. Le 6 juin, il neige toute la journée, et le 18 il y en avait encore. Les pluies continuent, et de nouveau le 27 juin il fait « de grosses *carres* de neige. »

Quoi d'étonnant si les denrées commencent à renchérir ! Le foin devient toujours plus rare, et aux pâturages il n'y a presque rien à manger. L'orge pour semer se vend 20 batz le quarteron, les pommes de terre 7 1/2 batz, alors que précédemment elles ne coûtaient que 4 batz. Le pain se paie 2 batz à Yverdon. Heureusement les habitants de la frontière française, oubliant leurs justes ressentiments, apportent plusieurs fois du pain aux malheureux affamés. Le froment, qui se vendait auparavant

38 batz, passe à 49 batz au mois de juillet. La neige apparaît de nouveau la nuit du 29 au 30 juillet sur la Haute-Gîte. Le foin n'étant pas encore rentré, est perdu. Le pain bis se vend 6 crutz la livre, avec peine d'en avoir. A Yverdon, on paye, le 1^{er} août, 51 1/2 batz le quarteron de froment, en septembre, 55 batz ; les pommes de terre 10 batz le quarteron. La terre se blanchit encore le 18 août. Il n'est plus question d'aller s'approvisionner en France : les douaniers font bonne garde et confisquent jusqu'à un pain.

« La première neige de l'hiver tombe le 21 octobre. Nous n'avions encore moissonné que deux chars de graines encore bien vertes. Ainsi les blés ont été couverts de 4 à 6 pouces de neige pendant quelques jours. Et comme avant cette neige une bise froide avait gelé les graines, presque rien n'a échappé à la gelée. Les orges et les avoines étant toutes vertes, on les a fauchées de suite et ramassées comme on a pu. La pluie tombait souvent : on a été obligé de moissonner les dimanches 20 et 27 octobre et 3 novembre. J'ai fini de moissonner le 1^{er} novembre par la pluie. »

Pierre-Daniel n'était pas le plus malheureux. Il y en avait beaucoup que l'hiver allait trouver sans ressources, et dans cette haute vallée du Jura, qu'on se figure les souffrances qu'allait causer cette épouvantable disette ! Malgré son aridité, suivons le récit du vieux régent :

« Le 4 novembre, on a encore pu moissonner bien mal sec. Mais le soir, la neige est tombée en quantité et a caché sous elle quantité de graines sur toutes les montagnes voisines, même beaucoup en delà de Pontarlier. Des particuliers des Fourgs qui

avaient labouré 6 journées n'ont ramassé que 4 chars de graines. Nos Granges de Ste-Croix avaient tout récolté, excepté à la Vraconnaz. Plusieurs, au village, n'ayant pas tout ramassé, ont sorti des graines de sous la neige, pour donner aux bêtes au milieu de novembre.

» Il a fait dès lors de très fortes gelées et des tourbillons de neige.

» Quantité de pommes de terre, de blé et de lin sont restés sous la neige. Aussi, au marché d'Orbe, les pommes de terre se sont vendues 12 et 13 batz le quarteron, et l'orge 30 batz, et presque personne n'en voulait plus vendre. »

La détresse augmente de jour en jour. Beaucoup se voient dans la dure nécessité de sacrifier leur bétail, qu'ils ne peuvent plus nourrir. Mais le paysan n'a souvent pour tout bien que son bétail : on se figure avec quel chagrin et quelle inquiétude il pouvait dès lors envisager l'avenir. Cependant, le gouvernement s'émut, et voici les mesures qu'il prit pour conjurer, dans la mesure du possible, les maux causés par la disette :

« Le Conseil d'Etat a invité les communes du canton à souscrire pour faire venir du grain des pays étrangers. Plusieurs particuliers ont aussi souscrit, moi pour la somme de 50 L. La bourse de commune pour 6000 L. empruntées à Lausanne. En tout, la commune et les particuliers ont souscrit pour 9000 L. Le premier convoi est arrivé à la fin de novembre. »

En même temps, on prend des mesures prohibitives :

« Par ordre du gouvernement, défense a été faite de rien sortir du canton en grains, pain, farine,

pommes de terre, etc. Dans ce but, une garde bourgeoise a été organisée. »

Pour le mois de décembre, nous trouvons une nouvelle mercuriale.

» Le 26, à Yverdon, les pommes de terre se vendent 13 batz le quarteron, et il n'y en a pas pour tous ceux qui en désirent ; l'orge de 26 $\frac{1}{2}$ à 28 $\frac{1}{2}$ batz ; le froment 46 batz ; il y en a plus que de la grosse graine.

« Pour les pauvres, la commune fait faire avec de la graine étrangère du pain qu'elle vend 2 batz la livre ; elle perd dessus. »

Une dernière remarque clôt tristement cette déplorable année 1816. Elle se rapporte au lard qui se vendait à Pontarlier 11 sous la livre, et mélancoliquement Pierre-Daniel ajoute :

« Il n'était pas gras ! »

Comme sa devancière, l'année 1817 présente au point de vue météorologique les plus étranges anomalies. Le jour du Nouvel-An est doux, et le mois de janvier est assez beau. Quelques jours de bise froide, puis du doux, puis de la pluie de temps à autre. Le sol n'est recouvert que d'une faible couche de neige, aussi peut-on voir ce fait extraordinaire : rentrer des récoltes au mois de janvier. Voici ce que nous lisons :

« Plusieurs particuliers ont moissonné à la fin du mois à Ste-Croix et aux Fourgs, les uns ont rentré quatre chars, d'autres plus ou moins. Le grain était passablement sec, vu que le soleil était bien chaud pendant le jour, et les bêtes mangeaient bien la paille. Un homme de Bullet a dit qu'il en ferait du pain et qu'il en garderait de la graine pour semer.

» Tout cependant ne fut pas sauvé et même de ce

qu'on avait pu ramasser les bêtes ne voulurent pas, les souris ayant tout gâté. »

Celles-ci avaient donc aussi souffert de la disette.

Beaucoup de bêtes ayant été abattues, le prix du bétail commence à s'élever à la suite de ces moissons tardives.

« L'hiver se maintient beau jusqu'à la fin de février. Alors surviennent d'abondantes chutes de neige, puis de la pluie, en particulier le 8 mars. Le lendemain 9 mars était un dimanche : il fit un tel temps de neige et de tourbillon qu'on n'osait sortir. Et, chose remarquable, je me suis trouvé seul des Granges à l'église. On y était en tout 25 personnes. »

Peut-être même n'y serait-il pas allé s'il n'y avait été contraint par le sentiment de son devoir.

« C'était mon tour de fonctionner », nous dit-il en manière d'explication, — sous-entendu comme chantre et lecteur, en sa qualité de régent.

« Les pommes de terre continuent à augmenter de prix. A Yverdon, le 11 mars, 14 batz le quarteron ; à Ste-Croix, le 13 dit, 16 batz ; le 20 mars, 17 batz, et le 27 dit, 20 batz.

» Aussi la plupart des familles tombent dans la misère ; les pauvres accablent les paysans *moyennés*, qui étaient déjà à l'étroit. Plusieurs s'adressent à la Municipalité, qui fait cuire du pain pour eux avec la graine de souscription. Mais comme celle-ci ne suffit pas, il faut en acheter aux marchés », l'on sait à quelles conditions !

L'industrie n'est pas mieux partagée que l'agriculture :

« L'horlogerie était à un prix extrêmement bas ;

on vendait une cadrature ¹ pour 35 batz et on avait peine à avoir des rouages. Quant à la dentelle, si elle trouvait encore de l'écoulement, ce n'était qu'à de bien mauvaises conditions : il fallait environ 1200 épingles pour le batz.

Pour achever de frapper l'esprit des malheureux et leur faire croire à une fin prochaine de l'univers, voici qu'on ressent une secousse de tremblement de terre en plusieurs lieux du Pays de Vaud, à Yverdon et aussi à Ste-Croix, au Moulin Miguet, aux Granges Jaccard, etc.

« C'était le 11 mars, à 9 1/2 heures du soir. Il n'y a pas eu de dommage, Dieu en soit béni ! »

Cependant, aucune amélioration ne survient, et la disette, loin de diminuer d'intensité, paraît prendre plutôt de l'extension.

« Les graines étaient aussi chères en France qu'au pays. Au milieu d'avril, le froment se vend à Orbe 70 batz le quarteron, l'orge 45 batz, l'avoine 20 à 22 batz, ce que j'ai vu moi-même, les pommes de terre 18 et même 19 batz. »

La cherté des vivres atteint son point culminant à la fin d'avril.

« Le 28 avril, lisons-nous, le froment se vend à Orbe 85 et même 90 batz, et tout ce jour on ne peut avoir de pain chez aucun boulanger du dit Orbe. Moi-même je l'ai éprouvé et j'ai payé ce jour de marché l'orge à 46 batz le quarteron, l'avoine 23 batz et les pommes de terre 21 et même 22 batz. Les autorités en faisaient distribuer à chacun un peu.

» Les jours suivants, travaillant à Agiez, je suis allé à Romainmôtier acheter du pain bis à 3 1/2 batz

¹ Mécanisme qui, dans les montres à répétition, fait frapper l'heure, la demie et le quart.

la livre. A Orbe, il était taxé 4 batz et $\frac{1}{2}$ crutz, à Fleurier 4 $\frac{1}{2}$ batz et à la Chaux-de-Fonds 5 batz. »

Si la misère est grande à Ste-Croix, elle est pire ailleurs, dans les Petits Cantons, en Savoie, où, d'après la *Gazette de Lausanne*, beaucoup de personnes périssent soit faute de nourriture, soit conséquence d'une mauvaise alimentation.

Mais le Ciel a enfin pitié de la détresse où tout un peuple est plongé.

« Dès le commencement de mai, le froment arrive en abondance de l'Amérique, du royaume du Maroc, par cent mille sacs à la fois, comme l'annonce la *Gazette de Lausanne*, et les prix commencent à fléchir un peu. »

Le paysan, reprenant courage, ensemeince son champ, mais la moisson est encore éloignée, et en attendant il faut vivre. Comment ?

« Dès l'arrivée du printemps, presque toutes les familles ont ramassé les premiers herbages dans les champs pour s'en nourrir, et la misère était telle que quelques particuliers possédant des clos printaniers s'opposèrent à ce que leurs voisins y allassent cueillir les herbes qu'en d'autres temps ils n'eussent pas refusées aux bêtes. Ceux des Fourgs venaient en Noirvaux pour cueillir l'oseille et s'en nourrir. Quelques familles se transportèrent au Pays de Vaud pour ramasser de l'herbe alors qu'il n'y en avait pas encore à la montagne. Moi-même, j'en ai apporté quelquefois, par occasion, en revenant de travailler du Pays de Vaud. Les vigneron y étaient surtout dans la plus profonde misère, car il n'y avait eu que peu de vin l'année précédente, et ce qu'on avait récolté était très mauvais.

On se servit aussi du son pour faire des sortes de gâteaux. »

Plus malheureux que les paysans, les ouvriers maçons, charpentiers, etc., ne pouvaient trouver d'ouvrage.

A l'approche des moissons, qui furent cependant tardives, le prix des denrées continue à baisser. Quoique humide, l'été est beaucoup plus doux que le précédent; aussi les fourrages sont-ils abondants, mais la disette fait encore sentir son contre-coup, et c'est bien lentement que l'aisance reparait.

« A Ste-Croix, les graines ne peuvent pas mûrir, les avoines restent vertes. D'ailleurs, on en a peu semé, faute de semence et d'argent pour s'en procurer. De nouveau, il faut sacrifier quelques têtes de bétail. Heureusement les prix sont bons. — Les derniers chars de la moisson sont surpris par la neige et la gelée le 20 octobre. Comme les graines étaient mouillées, on les a exposées au soleil quand il a reparu, mais la perte a été grande néanmoins. »

Un bel automne permet aux paysans éprouvés de laisser pâturer leur bétail jusqu'après la Saint-Martin. Au vignoble, on vendange fort tard, et l'on récolte peu de vin.

Néanmoins, les Jurassiens, plus frappés par la disette, sont obligés d'aller en grand nombre mendier *au plat pays*, et ils y trouvent un grand secours.

« Pour bannir la mendicité, on a établi une maison de travail ou hôpital, où il est entré une cinquantaine de pauvres. Les particuliers ont fourni gratuitement beaucoup de lits, d'ustensiles divers, d'argent, de denrées, etc. On a reçu beaucoup de secours du Pays de Vaud. »

Ainsi, pour la seconde fois, le régent Pierre-Daniel

Margot rend à ses concitoyens de la plaine ce beau témoignage de solidarité chrétienne. Alors, comme plus récemment, lors du cyclone de la Vallée, la partie la plus favorisée de notre beau pays n'a pas oublié que les habitants des froides et stériles vallées du Jura appartiennent à la même patrie, et la belle parole que Schiller met dans la bouche des héros du Grütli s'est une fois de plus réalisée :

*Wir wollen sein ein einzig Volk von Brüdern,
In keiner Not uns trennen und Gefahr !*

Les blessures causées par l'an de misère furent lentes à se cicatriser. Pierre-Daniel déplore la dépréciation des fonds de terre, s'élevant au tiers environ de la valeur normale.

« On ne trouve, dit-il, pas d'argent à emprunter, et les intérêts sont arriérés et restent en souffrance. »

Mais l'énergie est une qualité qu'on ne peut refuser aux Jurassiens. Ils se remirent donc avec ardeur au travail. Dans beaucoup de familles, on prit la résolution de ne laisser le fuseau en repos ni jour ni nuit. Une partie des ouvrières travaillaient jusqu'à minuit, puis les autres, qui étaient reposées, les remplaçaient jusqu'au matin. L'horlogerie, et spécialement la fabrication des cadratures, prit une nouvelle extension. Ce qu'on ignore probablement, c'est que les ouvriers de Ste-Croix travaillaient pour des maisons d'horlogerie établies à Genève, Nyon, Rolle, Morges, Lausanne et Vevey.

Enfin, une nouvelle industrie, celle des boîtes à musique, introduite de Genève vers 1811, prit un essor des plus merveilleux. Aujourd'hui, c'est par centaines de mille que s'expédient les pièces de toutes dimensions et jouant de 1 à 72 airs, dans toutes les parties du monde civilisé. Devenu centre

industriel important, le village de Ste-Croix a dès longtemps cherché à améliorer les voies de communication qui l'unissent d'une part au reste du pays, et de l'autre au canton de Neuchâtel. D'excellentes routes avaient été construites dans ce but au milieu du siècle, et les services postaux avaient été multipliés, mais Ste-Croix ambitionnait mieux encore : le vœu unanime de sa population vient, comme par enchantement, de se réaliser. Comprenant alors, comme le Bourgeois gentilhomme de Molière, que « sans la science, la vie est presque une image de la mort », la commune de Ste-Croix vient d'ériger un superbe monument où les générations futures apprendront non seulement à lire, à écrire et à compter, mais encore à aimer leur patrie toujours davantage, à travailler, et s'il le faut à se sacrifier pour elle.

Que dirait notre régent-chroniqueur des Granges s'il revenait en ce monde ? Lui qui regrettait si amèrement la domination paternelle de Leurs Hauts et Magnifiques Seigneurs de Berne, ne pourrait s'empêcher de reconnaître que l'indépendance a du bon, et qu'après tout la Révolution fut féconde en résultats heureux pour le pays.

H. JACCARD.

DE ROCHECHOUART A FRIBOURG

Nous avons souvent parlé du sort des émigrés dans le canton de Berne. Leur situation à Fribourg n'était pas non plus fort enviable. On s'en convaincra par la lecture du fragment qui va suivre et qui est emprunté à une communication faite à la Société cantonale d'histoire fribourgeoise par M. François Reichlen, un des membres les plus actifs de cette vaillante société.